

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Entre l'évangile et la révolution, Charles Plisnier, études rassemblées par Paul Aron, « Archives du Futur », Labor, Bruxelles, 1988, 164 pages + planches.

par Marcel Voisin

Études littéraires, vol. 21, n° 2, 1988, p. 133-135.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500854ar>

DOI: 10.7202/500854ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Que pense un romancier de la façon dont son œuvre est portée à l'écran ? Pour Julien Gracq, dont la nouvelle « le Roi Cophétua » a servi de point de départ à *Rendez-vous à Bray*, les rapports entre cinéma et littérature sont en général aigres-doux. « Une collaboration sans nuages » fait au contraire état de la facilité avec laquelle s'est installé le dialogue entre le romancier et le cinéaste. Le film est moins une transposition qu'une interprétation indépendante et fidèle à la fois, les scènes inventées faisant effet de « branchages supplémentaires sortis naturellement d'un tronc qui nous devenait à-demi commun ». Gracq souligne aussi l'importance de la musique comme médiation dans ce film entre l'espace laissé libre à l'imagination chez le romancier et la nécessaire réduction que constitue l'adaptation à l'écran. Suzanne Lilar, pour sa part, dans « Faire un film avec André Delvaux » retrace les conversations qui ont donné lieu à l'écriture de *Benvenuta* à partir de son roman *la Confession anonyme*. Sans être intervenue directement, elle s'émerveille de voir le roman se démultiplier tandis que l'invention de Delvaux modifie peu à peu sa vie propre, comme, dans le film, le couple des réalisateurs, Jeanne et François, se laisse influencer par les personnages qu'il a inventés.

Il n'est pas possible de citer ici tous les collaborateurs qui ont participé à cet ouvrage. On retiendra cependant, à côté d'articles signés Ivo Michiels, Hadelin Trinon, Dominique Rolin, Henri Plard, Fabien S. Gérard et d'autres encore, un texte d'Hubert Nyssen, « Sur l'envers de la représentation », auquel nous emprunterons ces lignes en guise de conclusion : « J'ai compris que nous traversons moins tes films qu'ils ne nous traversent, que nous nous y arrêtons moins qu'ils ne s'installent en nous et que nous y entrons parfois avant même de les voir. Et ainsi m'as-tu sans doute fait comprendre, André, ce qu'est l'envers de la représentation.

Laure BORGOMANO



Entre l'évangile et la révolution, Charles Plisnier, études rassemblées par Paul ARON, « Archives du Futur », Labor, Bruxelles, 1988, 164 pages + planches.

Voici la première étude pluraliste et collective sur le premier écrivain francophone à recevoir le Prix Goncourt (1937) à qui, jusqu'à présent, « justice n'est pas toujours rendue » (p. 10) et qu'il faut tenter de « ne pas réduire » dans le jeu vain des étiquettes.

L'institution littéraire, bien plus que le public, n'a pas digéré les apparentes contradictions de l'engagement d'une vie et d'une œuvre animées par ce qu'on pourrait appeler une bouillante mystique humaniste qui fait songer à *l'Homme révolté* de Camus. « Le chrétien indisposait les matérialistes autant que le révolutionnaire agaçait les biens-pensants. »

Pourquoi évoquer ici un romancier et un poète ? Parce que pareil engagement politique est rare en Belgique autant qu'exemplaire et qu'il

ajoute au créateur littéraire plusieurs dimensions considérables : l'internationalisme prolétarien, les rapports entre le communisme et le christianisme social, l'œuvre de journaliste et de polémiste, le militant wallon et la construction de l'Europe.

En outre, par sa vie, ses positions théoriques et pratiques, Plisnier apparaît comme un révélateur privilégié dans le toujours délicat problème du statut des lettres belges de langue française.

L'aspect multidimensionnel de l'homme et de l'œuvre est remarquablement analysé dans ce volume collectif.

Le Prix Goncourt requiert trois études bien documentées et complémentaires. Véronique Jago-Antoine en retrace les « tribulations » et en souligne l'originalité qui fit date à la fois pour l'auteur, l'éditeur, le jury et les lettres belges.

En historiens, Anne Morelli et José Gotovitch procèdent à une analyse serrée et fort éclairante du contexte inspirateur, des sources et des personnages de *Faux Passeports*, démontant les rapports entre le réel et l'imaginaire, la biographie et le témoignage.

Enfin, le groupe « Gram-Textes » analyse finement l'idéologie du recueil de nouvelles à travers son écriture montrant « qu'il assume une voie originale entre le monologisme et le dialogisme » (p. 42) par comparaison avec des œuvres analogues telles que *S'il est minuit dans le siècle* de Victor Serge (1939) et *le Zéro et l'infini* d'Arthur Koestler (1945). Le déchirement instaurateur est mis en évidence (p. 45) ainsi que le mélange d'inspiration qui marque l'ambivalence du parcours de Plisnier, car « l'engagement communiste du narrateur et des personnages est décrit en termes de foi, de vocation, de sacrifice » (p. 47) tout comme la sexualité reste marquée par le sado-masochisme chrétien (p. 48).

La complexité de l'homme est minutieusement analysée par Pierre Halen à travers l'œuvre entière, liée à la biographie. La clé d'une opposition manichéenne entre une mère chrétienne, tendrement aimée, et le prestige d'un père athée, instituteur et militant socialiste, se révèle insuffisante et même trompeuse dans la mesure où Plisnier manifeste dès le départ une complexité de tempérament, de références et de fins qui pourraient le rapprocher de l'itinéraire d'un Garaudy (p. 106, note 7) et qu'il ne reniera jamais aucune étape de son évolution, réussissant à faire coexister l'eau (bénite !) et le feu (révolutionnaire !) dans la générosité foncière d'un engagement vital dont la cohérence est profonde en dépit des apparences. Les témoignages des écrivains Sadi De Gorter et Edmond Vandercammen, qui ferment le volume, confirment cette compréhension richement nuancée.

C'est pourtant la dialectique de « l'ordre et (du) désordre dans l'œuvre romanesque » que souligne Evelyne Capiou-Laureys. L'ordre est relié à la mère et à la société bourgeoise et traversé par la passion révolutionnaire qui est « remise en question de soi-même, du monde et du Créateur » (p. 63).

Que la mère soit « le phonographe de Dieu et médiatrice du salut de l'homme », c'est aussi ce que tente de prouver Jean Tordeur par l'analyse de la « poésie en fièvre » d'un écrivain dont on a beaucoup mieux accueilli l'œuvre romanesque, poésie qui culmine avec *Ave Genitrix* (1943) que d'aucuns ont rapproché de *Sagesse* de Verlaine.

Loin du terrorisme surréaliste et des modes formalistes, la poésie fut pour ce dynamique hennuyer internationaliste « le journal de ses fièvres, le témoignage de sa quête à la recherche de sa vérité » (p. 78). Albert Ayguesparse, l'ami de toujours, le confirme : « L'idée qu'il se faisait de la mission du poète, loin d'être celle d'un esthète était celle d'un éveilleur de conscience. »

Examinant une trilogie poétique très particulière, *le Christ chez les chômeurs*, *Déluge* et *Périple*, Paul Aron étudie de façon tout à fait originale les fonctions esthétiques et politiques du chœur parlé, forme bien oubliée aujourd'hui mais fort à la mode entre 1900 et 1940, portée tant par les succès d'un Piscator en Allemagne que par les traditions et fêtes socialistes ou chrétiennes dont les liturgies nazies se souviendront.

Charles Plisnier s'engage dans cette forme qui allie la poésie et la musique à l'action politique jusqu'à mettre « le Christ au service du Plan » pour sortir de la crise économique (p. 85). C'est à la *Maison d'art* ou porté par la *Section d'art* du P.O.B. qu'il fait représenter *Déluge* en 1933. Mais *Périple* (1936) « ne livre plus qu'une leçon humaniste », la flambée prolétarienne semblant s'apaiser dans l'âme du poète comme dans l'itinéraire du romancier.

Enfin José Fontaine, dans un article bien documenté qui surprendra plus d'un, révèle ou souligne la permanence et la diversité de l'engagement wallon au cœur de l'éprouvante « question nationale » qui divise et tourmente la Belgique, surtout depuis 1945. Il relie notamment cette passion wallingante à l'atmosphère particulière de la région natale (Mons-Borinage en Hainaut) marquée par les écrits et l'action des frères Defuisseaux dont le père Plisnier fut un relais. Par-delà le marxisme, ces militants renouent avec l'idéologie républicaine issue de la Révolution française. Il montre que ce régionalisme, démenti par l'œuvre comme par le fameux manifeste littéraire du « Groupe du lundi » (1937), peut faire très bon ménage avec un esprit européen qui anticipe sur l'idée contemporaine d'une « Europe des régions » (pp. 120-121).

Notons encore que ce très intéressant volume illustré augmente sa valeur de référence par une chronologie très minutieusement établie par Paul Aron et une bibliographie tendant à l'exhaustivité de Jacques Detemmerman. À lire pour découvrir un Plisnier authentique.

Marcel VOISIN